



Du rôle de l'émotion dans les représentations
du pouvoir des mots
Maribel Fehlmann
Université de Lausanne
Faculté des Lettres, Section de Linguistique générale

maribel.fehlmann@unil.ch

Du rôle de l'émotion dans les représentations du pouvoir des mots

Résumé

On a souvent relevé en matière de linguistique les manifestations de l'émotion dans une multitude de faits langagiers, au point qu'on en arrive à se demander ce qui ne relève pas de l'émotion dans le langage. Il sera question dans cet article, non pas de la couleur que confère l'émotion à certains faits, mais du rôle qu'elle y joue. En effet, sur la base de matériaux recueillis pour une recherche en cours, on émet l'hypothèse que l'émotion fonctionne en quelque sorte comme déclencheur d'une croyance en un pouvoir quasi magique des mots, autrement dit la croyance dans le fait que l'énonciation, voire la simple formulation mentale, de certains mots rendrait conformes à ce qu'ils dénotent les choses ou les événements. On verra comment la peur ou la colère semblent être les émotions les plus propres à réveiller cette forme de superstition.

Abstract

In the field of linguistics, the expression of emotions has often been stressed in an array of speech-related facts to such an extent that one can question whether there exists something within language that could not be related to emotion. It is the role assumed by emotion and not the colour it gives to some facts, that will be taken into consideration in this essay. On the basis of some materials collected for an on-going research, I argue that emotion functions so to speak as a trigger-device for the belief in verbal magic, i.e. the belief that speech – or even simply mental speech – could allow things or events to comply with what they stand for. We shall see how fear or anger seem to be the emotions that most efficiently trigger this kind of superstition.

L'examen des rapports existant entre les émotions et le langage n'est pas chose aisée, dans la mesure où dès que l'on entre dans le domaine de l'affect, on se trouve en terrain mouvant, tiraillé entre le désir de rendre compte de faits qui, de toute évidence, sont dignes d'être analysés très en détail – tant pour l'intérêt qu'ils présentent en soi que pour les fruits qu'une telle recherche pourrait apporter (Brekle 1989) – et un souci légitime de scientificité. Comment, en effet, concilier l'application d'une méthode scientifique avec un objet si difficile à appréhender (Besnier, 1990) ?

Si l'on en croit l'abondante littérature à son sujet (cf. Lutz & White, 1986, pour un excellent panorama de la question), dans des domaines aussi variés que l'anthropologie, la psychologie, la sociologie ou la philosophie, entre autres disciplines, l'émotion est une notion particulièrement difficile à cerner. Pour certains auteurs, il s'agit d'une construction socioculturelle dont l'approche la plus productive passe par l'examen de discours *sur* l'émotion d'une part, et de discours émotionnels (soit énoncés sous l'empire d'une émotion quelconque), d'autre part, discours envisagés comme des pratiques sociales. C'est pourquoi, si les émotions sont bien des phénomènes sociaux, seul l'examen du discours permettra de comprendre ce qui les constitue (Abu-Lughod et Lutz, 1990). A ce stade, la notion de *discours* devient aussi floue que celle d'*émotion*, du fait de la quantité d'acceptions qui lui sont données. On pourrait même aller jusqu'à dire que les deux termes se confondent, dans la mesure où l'on peut tout simplement se demander ce qui n'est pas émotionnel dans le langage... Pour ma part, je me référerai ici à l'une des définitions de l'émotion données par les lexicographes du Grand Robert (2001), qui la décrivent comme un « état de conscience complexe, généralement brusque et momentané [...] » et, par extension, comme une « sensation (agréable ou désagréable), considérée du point de vue affectif. » (p. 2036).

Dans le domaine de la linguistique, si l'on s'en tient aux faits observables, on s'accorde à définir comme manifestations de l'émotion, selon les langues particulières examinées et sans entrer dans les détails, les faits langagiers suivants (Besnier, op.cit.) :

- Les termes d'adresse, de parenté, les pronoms...
- Quantité d'éléments lexicaux, dont ceux, bien entendu, se rapportant à l'expression d'émotions...
- Les figures telles que la métaphore ou la métonymie...
- Les onomatopées, idéophones¹, exclamations (jurons², insultes, etc.), ...
- Le symbolisme sonore.³
- L'usage de diminutifs ou d'augmentatifs.
- Le recours à une variété de moyens de renforcement, dont la réduplication, par exemple...
- Différents procédés syntaxiques, dont l'inversion, la dislocation, et bien d'autres...
- Les phénomènes acoustiques mélodiques, intonatifs, etc., qui accompagnent l'expression vocale de l'émotion⁴.
- Certaines stratégies discursives, *façons de parler*...
- Poésie, proverbes, etc.
- Etc.

A considérer cette liste, qui n'est certes pas exhaustive et dont on a exclu tout ce qui n'était pas directement langagier (rires, pleurs, expressions faciales, etc.), on peut se demander s'il n'eût pas été préférable d'établir la liste de tout ce qui ne peut *en aucun cas* être considéré comme relevant de l'affect dans le langage, ceci

recoupant ce qui a été dit plus haut à propos de la notion de *discours*. Aussi, bien que cette énumération des différentes manifestations de l'émotion dans le langage soit très instructive, je vais pour ma part tenter d'illustrer ici le rôle que joue l'émotion dans un des domaines du langage qui relève plus d'une linguistique *populaire* que d'une linguistique *savante*, à savoir : la croyance dans l'efficacité magique des mots. Il me semble en effet que comme le dit Izutsu (1956),

la magie « spontanée » du désir intense ou de l'émotion [peut] modifier de façon très particulière les mots et les particules, même les plus insignifiants, de sorte à les convertir instantanément en une chose chargée d'un pouvoir mystérieux.⁵ (p. 49, ma traduction)

L'idée de « magie » verbale implique que l'énonciation – voire la simple formulation mentale – de certains mots rendrait conformes à ce qu'ils dénotent les choses ou les événements, ou, en d'autres termes, qu'il y aurait adéquation du signe à la chose. De fait, bien qu'il soit communément admis (en Occident) que le signe est arbitraire et qu'il ne peut par conséquent pas avoir le moindre effet physique sur les réalités auxquelles il réfère, la croyance dans un pouvoir inhérent aux mots n'en influence pas moins, dans une certaine mesure, nos comportements verbaux et, ce, de façon toute insidieuse. Fónagy (2001), notamment, relève le caractère généralement occulte de la magie verbale dans nos pratiques langagières. L'euphémisme, par exemple, illustre l'une des conséquences de cette croyance : pour éviter de s'attirer des ennuis par l'énonciation d'un mot donné, on le remplace par un autre⁶. De même, certains énoncés, tels *je te bénis!* ou (*je te souhaite*) *bonne chance!*, par exemple, pourraient être considérés comme des reliquats de magie verbale, une magie domestiquée, en quelque sorte, adaptée aux structures sociales modernes (pp. 266-274).

C'est le rôle de *déclencheur* d'une croyance dans le pouvoir des mots, ou de révélateur, en quelque sorte, de cette forme de superstition⁷ - rôle que j'attribue à l'émotion - que je voudrais examiner ici. Comme mentionné plus haut, il s'agit en l'occurrence plus de linguistique *populaire* que de linguistique *savante*, dans la mesure où ce sont les représentations que nous avons ou non, en tant que sujets parlants, et dans ce domaine particulier du langage, qui sont interrogées.

Dans les pages qui suivent, je vais m'attacher à illustrer dans quelle mesure certains états émotionnels contribuent à faire émerger la peur de voir se concrétiser des mots prononcés sous l'emprise de l'émotion et quels sont les facteurs qui en participent, notamment la personnalité, voire le charisme, des personnes en présence, et/ou le contexte.

Des extraits de transcriptions d'entretiens menés dans le cadre d'une recherche en cours constituent la base de ce travail. Je tiens à préciser d'emblée que les données présentées dans cet article ne prétendent à rien de plus qu'à illustrer le cheminement de ma réflexion. C'est la raison pour laquelle il serait vain de considérer qu'elles sont représentatives d'un état de fait et qu'elles pourraient faire l'objet d'une comparaison systématique. Il n'en est rien, tant s'en faut, mais elles suffisent pour étayer mon hypothèse quant au lien qui pourrait éventuellement être fait entre certaines émotions et les représentations qu'elles paraissent contribuer à faire apparaître en matière de pouvoir « magique » des mots, lien que Malinowski (1948) avait déjà clairement souligné dans le contexte de la magie :

« Tout type de magie - issu de son propre contexte et de la tension émotionnelle y-relative – est dû au flux spontané d'idées et à la réaction spontanée de l'homme. Dans les deux cas, c'est l'uniformité du processus

mental qui a abouti à certaines caractéristiques universelles de la magie et aux conceptions générales que l'on trouve à la source de la pensée et du comportement magiques de l'homme.⁸ (p. 78, ma traduction)

1. Méthode

1.1. Entretiens

Comme mentionné plus haut, les extraits d'entretiens utilisés pour cet exposé sont tirés d'un corpus en cours d'élaboration, destiné à une recherche plus étendue portant sur toute une série de représentations linguistiques. L'enquête est fondée sur des entretiens de type semi-directif très large, à savoir que les personnes interrogées sont tout à fait libres de suivre le fil de leurs réflexions, à partir d'une question-amorce délibérément vague. Ce n'est que dans les cas de digressions trop importantes qu'il y a relance, auquel cas l'interrogation se fait plus précise. Il en va de même lorsque l'informateur semble avoir épuisé tout ce qu'il pouvait dire sur le sujet sans avoir évoqué, le cas échéant, certains points déterminants pour la recherche.

Les entretiens ont lieu, de préférence, en milieu fermé, à « mains nues », autrement dit sans bloc-notes ni stylo, l'enregistrement se faisant au moyen d'un petit dictaphone (Olympus WS-310M) et sans micro externe. Ces détails ont leur importance, dans la mesure où, compte tenu de l'absence de documents-papier (guide d'entretien, formulaires, etc.), de micro apparent, et de la petite taille de l'appareil enregistreur – celui-ci se faisant ainsi oublier plus aisément – le paradoxe de l'observateur (Labov, 1976) peut être, sinon évité, du moins considérablement réduit.

1.2. Echantillon

Les résultats de cette recherche sont basés sur un échantillon de 12 informateurs, choisis de sorte à obtenir un « panorama » allant de l'adolescence à l'âge mûr. Le genre, l'âge, et l'occupation des personnes interrogées sont consignés dans le tableau ci-dessous (les initiales sont fictives) :

<i>Informateur</i>	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L
<i>Genre</i>	♂	♀	♀	♀	♀	♀	♂	♂	♀	♂	♂	♀
<i>Age</i>	31	46	16	44	29	47	47	17	14	29	39	29
<i>Occupation</i>	informaticien	aide-soignante	gymnaste	décoratrice	chercheuse	pédopsychiatre	biologiste	apprenti	gymnaste	chercheur	biologiste	assistante de direction

A l'exception de l'âge, qui peut poser question (cf. p. 9 ci-après), les autres variables sont données ici à titre d'information uniquement. D'autres paramètres, en revanche, tels l'appartenance religieuse, le cas échéant, ou la nationalité, la culture, ne sont pas pris en compte ici du fait de l'exiguïté du corpus.

1.3. Conventions de transcription

L'enquêteur (moi-même) est représenté par la majuscule Q, les hésitations par des points de suspension (ou une série de points de suspension, selon la durée de l'hésitation). Trois points entre crochets ([...]) signalent des segments d'entretien supprimés : digressions ou énoncés sans rapport avec l'objet de la recherche. Il n'a été apporté aucune modification ni au style, ni au lexique des locuteurs. Certains d'entre eux ne sont pas d'origine francophone (B, D, E, J, L).

1.4. Analyse

La douzaine d'entretiens constituant le corpus de ce travail a été soumise à l'analyse qualitative des données produites, dont l'interprétation est présentée ci-après au chapitre 3 (Discussion), de façon thématique. L'analyse à proprement parler, qui a permis le dégagement de mots-clés et de thèmes récurrents a été considérablement facilitée par l'utilisation du logiciel d'analyse qualitative Weft QDA (téléchargeable gratuitement à l'adresse suivante : <http://www.pressure.to/qda>).

2. Résultats

Il est très encourageant de constater que, sur un aussi petit nombre d'entretiens, de grandes lignes directrices ont néanmoins pu être mises en relief, qui constituent autant de pistes pour la suite de la recherche.

Les thèmes retenus ici l'ont été en fonction de leur pertinence dans le cadre de cette recherche en lien avec la notion d'émotion. Il va sans dire qu'il y aurait bien plus à tirer des matériaux à disposition, mais cela déborderait considérablement des limites de cet exposé.

3. Discussion

3.1. Emotion vs. Raison

On a tendance à penser que la croyance dans une espèce de pouvoir magique des mots – ou toute autre superstition d'ailleurs – est le fait de mentalités *primitives* uniquement (Frazer, 1922 ; Malinowski, 1923) et qu'elle s'atténue, voire disparaît, à mesure que le niveau d'instruction et de civilisation s'accroît⁹. C'est une idée qui s'est cristallisée dans l'opposition qui est fréquemment faite entre *émotion* et *raison*. Pour Fónagy (op.cit.), par exemple, « les émotions fortes (passions), qui prennent le pas sur une évaluation rationnelle, réaliste de situations actuelles et qui les oblitèrent, sont sans aucun doute régressives. »¹⁰ (p. 115, ma traduction). Je ne souhaite pas entrer ici dans un débat qui déborderait largement des limites de cette présentation. Il suffira de relever qu'il ressort des données dégagées à ce stade de ma recherche que le niveau d'instruction ne semble pas être un élément déterminant de la croyance ou non dans l'efficace magique des mots. On pourrait commenter – et à juste titre ! – qu'*instruction* ne rime pas forcément avec *raison*. C'est vrai, mais il s'agit de notions qui, toutes, semblent s'opposer à *émotion*, notions auxquelles il convient d'ajouter celle d'*intelligence* (intellectuelle), comme il ressort de ce premier extrait d'entretien :

1. A., 31 ans, informaticien dans une entreprise multinationale.

A. : ... par rapport à mon, ma prétention de d'intelligence ; mais c'est que simplement..., n'étant... pas..., ...'fin, et... en essayant d maîtriser mon... mon émotionnalité, je... j'arrive à m'détacher d'ça. Par contre, j'ai de..., une ribambelle d'exemples à côté d'moi qui..., enfin, pas toi, mais d'autres personnes que je... que j'ai dans mon entourage, je sais très bien que, de par certains mots, ou certaines lectures, ou...vont être, vont être... mal. Mais ça, c'est leur...caractère !

Pour A., qui dit ne pas en avoir, pour être affranchi de toute superstition, il faut avant tout maîtriser ses émotions ; or l'émotion se maîtrise par le recours à l'intelligence. Ce qu'il est malaisé de déterminer, tant chez notre informateur que chez Frazer ou Malinowski (op.cit.), c'est si le fait de se laisser gouverner par ses émotions implique une absence de *raison* ou d'*intelligence*. Et si les unes n'excluent pas les autres, que penser ? Ici, à nouveau, ce sont mes informateurs qui auront le dernier mot. En effet, il convient de relever que bon nombre d'entre eux commentent d'eux-mêmes, au terme de l'entretien, leur attitude par rapport à un éventuel pouvoir magique des mots. Presque tous concluent que, tout bien réfléchi, tout cela est bien irrationnel..., ce qui ne les empêche nullement de continuer à craindre que les mots, dans certaines circonstances, puissent avoir un effet réel. Et de le dire.

3.2. Emotions révélatrices de superstition verbale

Au fil des entretiens que j'ai eus avec mes informateurs, il est apparu très vite que certains thèmes étaient récurrents et si clairement formulés qu'ils pouvaient se résumer à quelques mots-clés. Je ne mentionnerai ici que les points susceptibles d'être mis en relation avec l'expression d'un état émotionnel. De toutes les émotions citées comme *fondamentales*, ce sont la colère et la peur qui reviennent le plus souvent, la peur de la mort tout spécialement, mais également de toute une cohorte d'événements funestes ou particulièrement désagréables. Le fait qu'il ne s'agisse que d'émotions négatives n'est pas négligeable et c'est un point qui sera commenté au point 3.5.

3.2.1. Colère

La colère est un état émotionnel qui engendre généralement des réactions très vives et des désirs de compensation ou de réparation, qui peuvent se traduire par des souhaits négatifs ou des médisances. C'est leur verbalisation qui semble éveiller très fréquemment la crainte de conséquences néfastes. Il est frappant, en effet, de constater à quel point certains informateurs tendent à brider l'expression de leur colère, dans la crainte que toute parole négative, voire toute mauvaise pensée à l'endroit de la personne responsable de leur émotion puisse avoir un effet réel. Dans l'extrait ci-dessous, la personne interrogée explique pourquoi, bien qu'elle soit très en colère contre quelqu'un sur son lieu de travail, elle hésite à en parler en termes belliqueux :

2. B., 46 ans, aide-soignante dans un établissement médico-social.

B. : ... c'est pour ça j'aime pas trop parler de quelqu'un, j'..., j'pr..., j'ai peur, j'ai des arguments, j'ai des réponses, j'ai tout, mais j'ai peur p't-être mal..., mal..., j'ai peur d'avoir..., de... de dire mal ou mal mesurer mes paroles, ... sur cette personne, ou quelque chose comme ça ! Ou autre ! Alors c'est pour ça qu'je ne parle pas.

Q. : Mal mesuré, pis du fait que ça fasse du mal à la personne en question.

B. : Voilà. Je dis, ouais...

Q. : Par... par ricochet, donc.

B. : Aussi, ou bien atmosphérique, ou bien...

Q. : Ah ?!

B. : Ouais ouais !

Q. : Donc, c'que...

B. : L'énergie qu'on dégage !

Q. : Ah ! Donc, toi, t'éviterais de dire du mal d'une personne, parc'que tu penses que de dire du mal d'une personne...

B. : Seulement sortir ma parole, ça peut... ça peut lui arriver d'une manière ou d'une autre !

Dans certaines circonstances, la colère peut être si intense qu'elle peut aller jusqu'à engendrer le souhait fugace de la mort de la personne ayant suscité une telle fureur. On rejoint dans ce cas l'émotion causée par la peur de la mort, qu'il s'agisse de la nôtre ou de celle d'autrui. On pourrait imaginer que l'expression de sentiments négatifs causés par la colère, s'additionnant à la peur de voir se réaliser un vœu léthal, augmente encore l'intensité de l'émotion et, par là, renforce la crainte du pouvoir magique des mots.

Lorsque l'on parle sous l'empire de la colère, on peut ne pas craindre nécessairement pour la personne qui l'encourt, comme ci-dessus. Il arrive aussi que l'on craigne de voir les mauvaises paroles se retourner contre soi-même. Jusqu'ici, toutefois, il semble que ce ne soit pas aussi fréquent que la crainte de voir une autre personne subir les effets magiques des propos tenus.

3.2.2. Peur de la mort

La peur engendrée par l'évocation de la mort semble être l'émotion susceptible de déclencher le plus sûrement la crainte du pouvoir magique des mots. De tous les mots-clés dégagés à ce stade de la recherche, *mort* est sans aucun doute le plus fréquent, ce qui, en soi, n'a rien de bien étonnant, du fait de l'impact qu'a dans notre société occidentale l'idée même de la mort et tout ce qu'elle implique. Ce qui surprend, en revanche, c'est que le simple fait de l'évoquer suscite une émotion telle qu'elle mette un frein, tant à la parole qu'à la pensée. C'est en tout cas ce qui ressort des extraits suivants :

3. C., 16 ans, gymnasienne.

C. : Euh... Ben j'sais pas, par exemple que... quelqu'un meurt. J'ose jamais imaginer qu'un quelqu'un soit mort, j'ose jamais dire, pour plaisanter, *ouais ! d'toute façon il est mort !* 'fin j'dis... quand on m'demande où est-c'qu'elle est, *elle est*

- morte!* Ça j' dis... 'fin j'ose pas dire, parc'que j'ai peur qu'tout à coup ça soit réel !
- Q. : Que l'fait de dire une chose pareille, ça puisse arriver ?
- C. : Ouais.
[...]
- C. : Ouais ! Parc'que... 'fin, j'trouve qu'la mort c'est quand même pas un sujet... pour plaisanter, j'pense ! Donc...
- Q. : Donc, y a des sujets avec lesquels on peut plaisanter, pis des sujets avec lesquels on peut pas plaisanter !
- C. : Mais ça dépend selon les personnes ! J'veux dire, la mort, y en a qui rigoleraient de la mort, pis d'autres qui... qui qui rigoleraient de... euhhhh... Ben...
- Q. : Mais, toi, ça t'fait peur de mentionner... de de d'évoquer la mort de quelqu'un, parc'que t'as peur que rien qu'de l'évoquer, ça puisse arriver !
- C. : Voilà, mais quelqu'un qui est déjà mort, ça ça m'dérange pas, j'veux dire, ...
- Q. : mmh
- C. : ... c'est comme ça, mais...
- Q. : mmh
- C. : ... quelqu'un qui soit..., quelqu'un qui est déjà... Voilà.
- Q. : Mais comment t'expliquerais ça ? D'évoquer la mort de quelqu'un qui est pas encore mort, qu'ça puisse arriver ? Comment tu pourrais expliquer ça ? T'arriverais à...
- C. : Et ben j'pense y a quand même des gens... J'ai quand même une p'tite croyance... dans les mots que j' dis ! Quand même. ... 'fin j'pense, pour ça. Euh... parc'que justement, dire que quelqu'un est mort, ça veut dire quand même que j'y crois un peu, en moi. ... 'fin, j'ai peur qu'ça s'réalise ! Alors c'est pour ça qu'j' dis pas, j'pense !
- Q. : Parc'que si tu disais ça, pis qu'tout à coup la personne en question mourait vraiment, tu penserais qu'c'est parc'que tu l'as dit ?
- C. : Mais justement, en fait, j'ai un peu peur de ça, ouais. (???)
[...]
- Q. : Mais, c'est la seule chose qui t'fait peur comme ça, entre... dans les mots qu'on peut dire ou pas, ou bien y en a d'autres que t'éviterais de dire ?
- C. : ... Euh... Mais j'pense qu'y en a d'autres, ... Oh y a aussi, mais... les sujets assez violents, ...'fin j'veux dire, ben justement la mort, ou bien le viol, aussi, euh... le... les maladies, le sida..., le le..., toutes ces maladies graves, et tout, ... 'fin.
- Q. : Des choses moches, quoi !
- C. : Voilà. Des...
- Q. : Donc, t'as peur que si tu en parles, que si t'évoques...
- C. : Voilà.
- Q. : ... ça pourrait arriver, ça ça... ça ferait qu'ça arriverait !
- C. : Pis si ça arrivait, et ben disons que j'me sentirais un peu mal d'avoir dit ça juste avant qu'ça arrive ! J'aurais un peu peur qu'ce soit à cause de moi...

La mort, du simple fait de son évocation, pourrait bien être convoquée. Il suffirait d'en parler pour malencontreusement l'attirer :

4. D., 44 ans, décoratrice.

Q. : Tu peux mentionner la mort de quelqu'un qui est encore vivant, sans avoir peur qu'y meure...

D. : Ah non ! ça non ! ça c'est vrai que là, j'sais pas si... j'peux penser à n'importe quoi... Non, j'p... j'pourrais pas penser, en fait, ça m'est eu arrivé de penser à la mort de quelqu'un, et... au temps que vivant...

Q. : mmh, voilà...

D. : ... hein, mais maintenant, je le ferais pas.

Q. : Pourquoi ?

D. : Parc'que j'ai pas envie de... d'attirer la mort !

Q. : Ah ! Parc'que tu penses qu'ça pourrait attirer la mort ?

D. : Voilà ! Quelque part, ça attire quand même... (???) ... Tu parles, tu parles trop de la mort, pour finir... évidemment y en a un autour de toi qui décède...

L'extrait suivant pourrait faire penser que l'âge serait un paramètre à prendre en compte, eu égard à un éventuel affaiblissement de la croyance dans le pouvoir magique des mots au fil des ans. Rien, pour le moment, ne permet de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse :

5. E., 29 ans, chercheuse en sciences humaines.

E. : En adolescence je croyais ça. Si je pensais à la mort de ma mère, elle elle allait mourir ! Ou à la mort de ma sœur, elle allait mourir ! Donc y fallait absolument pas... y fallait fallait empêcher que ça m'arrive, même dans le rêve !

Comme on peut le constater, même l'évocation onirique de la mort serait potentiellement dangereuse...

3.3. Une double charge émotionnelle : la malédiction

Si l'émotion peut faire fonction de déclencheur en ce qui concerne la crainte d'un pouvoir des mots, il convient de relever qu'un tel déclenchement peut être renforcé par l'émotion du vis-à-vis. C'est le cas, par exemple, lorsqu'une personne s'exprimant sous le coup d'une émotion, engendre un autre état émotionnel – proportionnel ou non – chez son interlocuteur. La malédiction est un cas de double charge émotionnelle : celle de la personne qui la lance, sous l'empire de la colère, par exemple, et celle du récepteur :

6. F., 47 ans, pédopsychiatre en hôpital universitaire.

F. : ... Mais, parc'que si j'prends par exemple c't... ouais, cet exemple-là, moi j'me suis fait maudire une fois, c'est vrai. Voilà. C'était drôle ! C'était..., enfin c'était pas drôle du tout, mais j'avais été visiter, t'sais j'étais à l'école*** et pis on avait été visiter une secte..., c'était Y., c't espèce de leader, et pis y nous racontait comment il avait organisé son histoire, et pis moi j'avais été très incisive, comme ça je je j'étais... mmh pas convaincue du tout, tu vois, on avait 16-17 ans, enfin voilà ! Tu poses des questions, t'es un peu

effrontée, et pis j'avais, j'avais tellement remis en question son histoire, que ça l'avait agacé, et pis la seule chose qu'y m'avait dit, c'est que j'étais envoyée par Satan, pis qu'j'étais maudite, etc. etc. Pis bon. Moi, sur le moment, j'ai dit il est fou ! Il est fou ! Pis voilà, c'est le la signature ! Mais, sur le moment, bon, et en même temps, c'est vrai qu'ça fait juste pas beaucoup d'bien quand quelqu'un se lève de sa chaise, bondit, t'es l'suppôt d'Satan devant tous tes copains d'classe, etc., quoi ! Mais à partir de là, c'était un type que j'connaissais ni d'Eve ni d'Adam, qui... qu..., c'était une rencontre qu'on avait fait dans l'après-midi, et pis c'tait quelqu'un qui m'inspirait vraiment pas grand grande grand intérêt ni... J'avais... Tu vois, émotionnellement, j'avais aucun lien !

[...]

Q. : Après y t'est arrivé quelque chose pis t'as mis ça en relation...

F. : Non...

Q. : ... avec c'qu'y t'avait dit ? Non ?

F. : Non... Par contre, j'sais pas comment ça aurait pu être, parc'que c'est la seule fois où ça m'était arrivé, si ce... c'... c'était des gens plus plus... 'fin comment dire, plus plus influents pour moi, enfin qui avaient plus d'importance dans ma vie, tu vois, que lui ! Non, c'est des mots très forts ! J'trouve c'est des mots très très forts ! Associés à tout un historique, et pis effectivement, pour moi, associés à des forces, bonnes ou ma... mauvaises, m'enfin comme *adieu*, comme *maudit*...

On le voit, l'irritation provoquée par mon informatrice chez le leader de la secte a pour conséquence qu'il l'invective et la maudisse, ce qui engendre chez elle une vive émotion. Cependant, par chance, la personnalité de Y. n'étant pas suffisamment charismatique pour F., la malédiction ne s'est pas révélée efficace. On ne saura jamais toutefois si, le cas échéant, F. n'aurait pas attribué à la malédiction en question un événement négatif survenu dans les jours suivants, si par malheur il s'en était trouvé un...

L'extrait suivant, en revanche, illustre la puissance de la foi dans le pouvoir des mots chez une personne qui a vraiment l'impression que les malédictions se réalisent :

7. E. : mmh... J'ai peur de des... des malédictions d'une personne !
Celles de ma mère...

Q. : Ah bon ? Pourquoi ?

E. : Parc'que j'ai... j'ai... j'ai l'impression que ça s'avère à chaque fois.

[...]

E. : Oui, moi, ça m'fait toujours peur, une malédiction... Quand quelqu'un me maudit, moi ça m'fait toujours peur.

Il paraît vraisemblable que, ici comme dans l'extrait précédent, l'impact de la malédiction est tributaire de la personne qui la lance, à savoir la mère de E., mais dans ce cas-ci, l'impact est réel et efficace, du fait du lien existant entre E. et sa

mère. Ceci nous amène à introduire le facteur de la personnalité voire, dans certains cas, du charisme des personnes en cause.

3.4. Personnalité, charisme et contexte

Comme illustré par les deux exemples précédents, l'intensité de l'émotion engendrée par des paroles prononcées dépend en grande partie de la personnalité du locuteur, c'est-à-dire de ce qui se dégage de sa personne, en termes de propriétés tant physiques que morales (force ou faiblesse, puissance ou impuissance, bonté ou son absence, intelligence ou bêtise, etc.). D'autre part, selon la force de sa personnalité, une personne aura plus ou moins d'ascendant sur son entourage, son autorité en sera plus marquée et remarquée. Dans certains cas, l'autorité d'un sujet est telle qu'elle en devient quasiment irrésistible et c'est peut-être la meilleure définition du charisme. Cet élément charismatique est très souvent mentionné dans les entretiens, comme en témoignent les extraits ci-dessous :

8. G., 47 ans, biologiste.

G. : [...] j'pense qu'y a des gens qui... qui qui disent n'importe quoi, entre guillemets, sans mesurer c'qu'ils disent... et pis t'as des gens qui, quand y vont l'dire, ça... effectivement y a y a quelque chose derrière... y y z'utilisent pas ces ces mots-là pour... Du style *je te maudis ! ... sois béni !*, des choses comme ça, ... ouais, j'pense qu'est... y a des gens qui... qui utilisent ça dans des conditions, dans des situations... bien particulières, en choisissant ces expressions-là et pas une autre. Et c'est pas des gens qui..., disons, qui vont dire ça n'importe comment..., juste pour... pour meubler, ou... pour parler, quoi ! C'est pas des paroles en l'air !

Le contexte, dont Malinowski (1935) a souligné l'importance et dans lequel il inclut des paramètres comme, entre autres, les expressions faciales ou le ton de la voix, est un facteur dont l'importance semble également très bien perçue – et mentionnée – par la grande majorité des informateurs :

9. H., 17 ans, apprenti.

H. : Ben j'pense que ça a toujours un effet ! Quand on dit quelque chose de positif.
Q. : mmh
H. : Bon, négatif aussi, mais..., suivant comment on l'dit, par qui c'est dit, ... ça peut avoir une répercussion plus ou moins grande.

Le *pouvoir* des mots n'est pas le même, selon la personne, mais aussi selon la façon dont ils sont prononcés.

10. Q. : Pis tu crois qu'y a des des gens qui... qui ont une parole plus puissante que d'autres ?
D. : Ouais.
Q. : Ça tient à quoi ?
D. : Ça tient à la tonalité de la voix. Alors ça marche et ça dépend ce qu'on te dit : quelqu'un y peut te dire la même chose, mais

ça dépendra du ton de voix que tu le dis, y peut te manipuler complètement.

Q. : mmh mmh

D. : Y peut te faire beaucoup de mal aussi. Y a quelqu'un qui peut te le dire, il est pas trop crédible, ça passe, y te fait pas trop de mal, mais si l'autre y sait te le dire, t'es foutu ! Et y te fait du mal !

Ces paramètres de *personnalité* et de *contexte* semblent clairement centraux, l'un et l'autre favorisant, selon les cas, la naissance d'émotions plus ou moins vives, donc potentiellement déclencheuses de la croyance dans l'efficace magique du langage. En outre, plus l'émotion est forte, plus grande sera la crainte de voir les mots se concrétiser.

3.5. Emotions négatives vs. émotions positives

Il n'a été fait mention, jusqu'ici, que d'émotions négatives : peur, colère... Et pour cause ! Il est frappant de constater à quel point l'efficace magique du langage semble plus efficacement renforcée par des paroles négatives, plutôt que positives ! Et pourtant, si l'on songe que le versant positif de la malédiction est la bénédiction et qu'il est aussi aisé de souhaiter du bien à quelqu'un que de lui souhaiter du mal, on peut se demander ce qui cause un pareil déséquilibre. Ici, à nouveau, c'est probablement l'émotion négative figurée par la peur (de médire, de maudire ou d'être maudit, par exemple) qui est en cause et qui renforce la croyance :

11.

Q. : Mais pour toi, alors, le le fait de..., les malédictions, le pouvoir de... d'une malédiction est plus grand, finalement, que le pouvoir d'une bénédiction !

E. : Je dirais oui.

Il convient de préciser ici que ce n'est pas faute d'avoir recueilli des commentaires sur la force éventuelle de paroles positives qu'on ne peut guère mentionner que des faits négatifs. Non, il semblerait qu'il s'agisse d'une tendance générale assez marquée :

12. I., 14 ans, gymnasienne.

Q.: Ah ! Toi tu penses que si on t'dit des mauvaises choses, ça peut avoir de l'effet ?

I. : Ouais..., enfin, non, mais là, j'sais qu'c'est pas vrai, j'essaie d'me convaincre qu'c'est pas vrai, mais, d'un autre côté, j'sais pas..., j'peux pas m'empêcher d'y penser !

Q. : Ah ! Tu peux pas t'empêcher d'y penser et si ça avait un effet ?

I. : Ouais.

Q. : mmh, mais pas pour les bonnes choses ?

I. : ... pour les bonnes choses, vu qu'c'est des bonnes choses, j'y pense pas tellement.

Cet extrait est particulièrement intéressant, du fait qu'il illustre à quel point on est peut-être plus impressionné par ce qui est négatif, le côté sombre des choses étant

en quelque sorte marqué par rapport au côté positif, vraisemblablement parce que source d'inquiétude.

3.6. Conjuración du pouvoir magique des mots

Certains informateurs manifestent une clairvoyance particulière par rapport à la forme de superstition dont ils sont les *victimes* et n'hésitent pas à avoir recours à un moyen radical pour s'en affranchir, à savoir : se contraindre à faire exactement ce que l'on craint de faire, c'est-à-dire verbaliser (voire simplement penser) exactement ce que l'on craint de dire (ou de penser). De fait, tout se passe comme s'ils cherchaient à provoquer le sort, pour mieux se convaincre que, finalement, il ne se passera rien :

13.

I : J'sais pas, si j..., si j'dis qu'quelqu'un va mourir, enfin, ..., j'ai..., j'veux pas l'dire, parc'que je... j'ai peur que ça s'passe, mais, je... j'ai tellement peur que ça s'passe, que j'le dis ! J'sais pas..., exprès pour..., pour m'embêter moi-même !

Ce faisant, la crainte de l'événement funeste semble redoublée par une émotion encore plus grande : l'angoisse de voir arriver le pire, justement parce qu'on l'a mentionné ! En intensifiant la peur du pouvoir magique des mots, on se donne les moyens de le neutraliser, dès lors qu'on réalise à quel point la crainte était infondée si... rien ne se passe¹¹ :

14. J., 29 ans, chercheur en sciences du langage.

J.: mmm... Effectivement, j'avais cette croyance..., p't-être j'l'ai toujours..., que..., hein, parc'qu'on sait qu'en nommant..., la chose n'existe qu'en la nommant ! Alors donc, si on verbalise..., en fait, quelque part, elle existe déjà ! ... Mais c'qui est marrant, c'qu'y m'arrive..., c'qu'y m'arrive de faire, c'est justement de... nommer un éventuel problème..., ou défaut..., ou... possible catastrophe, accident, ou dieu sait...

Q. : mmh

J : ... p... pour m'en rendre compte, et conscient, pour ne pas refouler la chose. (rires)

3.7. Trouble troublant

Avant de conclure, il vaut la peine de relever que, même chez les informateurs se disant tout à fait affranchis d'une quelconque superstition par rapport à un éventuel pouvoir magique des mots, on peut observer que l'émotion peut déclencher malgré tout un certain trouble, comme en témoignent les extraits d'entretiens ci-dessous :

15. K., 39 ans, biologiste.

Q. : Est-c'que tu... t'utilises des fois l'expression *touche du bois*?

- K. : Utiliser l'expression *touche du bois* ?
Q. : Ouais.
K. : Ouais... ça peut m'arriver.
Q. : Donc tu tu...
K. : ... j'aurais pas de...
Q. : Mais dans quel contexte, par exemple ?
K. : *Pourvu qu'ça dure* ! ... Euh... pff... Ah ben « ça... ça m'est pas encore arrivé, j'touche du bois », ou... J'le dirais pas pour moi ! Ça j'dirais... j'dirais plutôt pour quelqu'un d'autre. Ah ben *touche du bois*, ou un truc comme ça...
Q.: mmh. Pis tu l'dis pourquoi ?
K.:
Q. : A la suite de quoi ?
K.: Ben, ... quand un..., ben plutôt à la suite de..., plutôt à l'expression de la p..., de de... d'événement négatif qui n'est pas encore arrivé...
Q. : Pis qui pourrait...
K. : Ça m'est pas encore arrivé, je touche du bois pour que ça m'arrive pas.

Dans cet extrait, il est manifeste que c'est suite à la peur d'un événement négatif évoqué, à venir éventuellement, que K. aura tendance à se servir de l'expression *touche du bois* ! pour conjurer le sort. Dans le passage suivant, c'est de colère qu'il s'agit : l'informatrice (affranchie elle aussi de toute superstition) hésite à laisser libre cours à ses pensées négatives :

16. L., 29 ans, assistante de direction.

- L. : Oui... C'est ça, mais c'est parc'que... ouais... mais c'est... c'est quand même le fait que tu l'as pensé une fois... mais, j'sais pas comment expliquer ça ! C'est... ouais, c'est une question de... ouais, c'est difficilement explicable, parc'que... c'est pas parce que j'l'ai dit qu'c'est arrivé, ça j'sais, c'est pas ça qui me pose problème, c'est... j'pense c'est juste le fait que c'est arrivé, j'veux dire, ça... Même en..., enfin, ouais, attends, s'il arrive quelque chose à quelqu'un, j'l'aurais pas pensé, ça va effectivement me faire quelque chose, évidemment, pis s..., maintenant, si j'l'ai pensé pis la chose est arrivée, je p..., peut-être que là, ça, ça me fera encore plus, je sais pas (rires) ! Je peux pas répondre à ça, mais... je me pose la question. Donc à ce moment-là, effectivement, ça... ça a quand même une influence..., enfin ça veut quand même dire quelque chose.

Ce qui est caractéristique dans ces extraits, c'est la confusion avec laquelle les informateurs tentent d'expliquer ce qu'ils ressentent. Ce phénomène pourrait peut-être traduire une divergence qu'il serait intéressant d'examiner de plus près, entre les représentations avouées des informateurs et... leurs pratiques.

De même, dans le cas d'évocations de la mort, certains des informateurs qui se disent d'emblée affranchis de toute forme de superstition eu égard à un éventuel pouvoir magique des mots ne peuvent empêcher une certaine gêne de transparaître.

Conclusion

La croyance dans une espèce de magie du verbe, qui ferait qu'à des mots correspondent les choses ou les événements évoqués est une forme de superstition beaucoup plus courante qu'on ne pourrait le penser et j'avais émis l'hypothèse, au début de cette enquête, qu'une telle croyance serait *déclenchée*, en quelque sorte, par l'émotion. L'examen attentif des extraits d'entretiens présentés dans ces pages, me semble mettre en évidence que des émotions négatives telles que la colère ou la peur – la peur de la mort en particulier – paraissent bel et bien favoriser le *déclenchement* d'une telle croyance, plus encore si elles sont conjuguées à des facteurs tels que la personnalité ou le charisme de l'interlocuteur, et/ou le contexte de l'interaction. Par ailleurs, il est frappant de constater que, apparemment, les émotions positives n'ont pas le même impact. Peut-être cela est-il dû au fait que rien ne saurait égaler l'intensité d'une émotion telle que la peur.

Il convient cependant de garder à l'esprit que l'état émotionnel des informateurs au moment de l'entretien, état suscité par l'évocation de certains sujets tels que la mort, notamment – mais aussi par quantité d'autres raisons qui ne peuvent qu'échapper à l'enquêteur – n'est pas indifférent. Qui sait si à un autre moment de leur existence, voire de leur journée, leurs réponses, commentaires, réflexions, n'auraient pas été sensiblement différents ? A cet égard, la méthode d'entretien adoptée a certainement favorisé la production de données pertinentes pour le présent exposé, dans la mesure où la grande latitude laissée aux informateurs leur permettait justement, le cas échéant, de laisser libre cours à leurs émotions. De la sorte, plutôt que de traiter des réponses à une série de questions codées prédéfinies, le travail d'analyse a consisté à dégager des mots-clés et des thèmes récurrents qui se sont avérés tout à fait cohérents sur l'ensemble des matériaux, malgré le petit nombre d'entretiens à disposition.

Au terme de cet exposé, il apparaît clairement que l'examen approfondi d'un éventuel écart entre représentations et pratiques effectives, dans le champ spécifique de la linguistique qui vient d'être présenté dans ces pages, pourrait être très instructif. Quant à la préoccupation de scientificité mentionnée plus haut (cf. Introduction, p. 1), elle ne devrait pas constituer un obstacle infranchissable, dans la mesure où le recours à des informateurs pour la production de données analysables et interprétables garantit au moins, à défaut d'une hypothétique objectivité, la possibilité de fournir non seulement des illustrations dont la pertinence et la cohérence dans le cadre de l'enquête peuvent servir à confirmer ou infirmer des hypothèses de travail, mais également de précieuses pistes de recherche. A cet égard, il convient de mentionner pour conclure qu'une deuxième étape du travail dans lequel s'insère l'enquête présentée ici, consiste à mener également des entretiens directifs avec passation de questionnaires. Ces derniers étant élaborés sur la base des indices dégagés par l'analyse d'entretiens semi-directifs menés au préalable, on peut procéder à leur interprétation de façon plus objectivable, notamment par la comparaison des résultats obtenus par les deux types d'enquête.

Remerciements

Il eût été inconcevable de laisser publier cet article sans mentionner ce qui est évident, à savoir que sans la gentillesse et la disponibilité de mes informateurs et informatrices, non seulement ma contribution à ce premier numéro de Sciences Croisées, mais encore toute ma recherche en cours, n'auraient pu voir le jour. D'autre part, la relecture attentive de mon texte par mes collègues linguistes A. Prikhodkine, G. Steffen, et A. Engström, ainsi que leurs commentaires, et les discussions qui en ont découlé, m'ont été très profitables. Qu'ils reçoivent ici, toutes et tous, l'expression de ma gratitude.

Notes

- ¹ Les idéophones sont des mots dont la structure phonologique elle-même est porteuse de sens.
Cf. Benveniste (1966) : p. 256 : « Le juron est bien une parole qu'on « laisse échapper » sous la pression d'un sentiment brusque et violent, impatience, fureur, déconvenue. Mais cette parole n'est pas communicative, elle est seulement expressive, bien qu'elle ait un sens. [...] c'est une *décharge émotive*. »
- ³ On a émis l'hypothèse que certains sons, seraient plus évocateurs que d'autres, comme par ex. [i] qui rendrait mieux l'idée de *petitesse* (Besnier, 1990). Cf. également Jakobson (1963): « La poésie n'est pas le seul domaine où le symbolisme des sons fasse sentir ses effets, mais c'est une province où le lien entre son et sens, de latent, devient patent, et se manifeste de la manière la plus palpable et la plus intense... » (p. 241)
- ⁴ Fónagy (2001) consacre tout un chapitre de son ouvrage (pp. 87-173) – et d'une manière extrêmement détaillée – à l'expression vocale des émotions.
- ⁵ "The 'spontaneous' magic of intense desire or emotion, which may modify even the most colourless words and particles in a very peculiar way and transform them in a moment into something charged with mysterious power."
- ⁶ L'euphémisme est lui-même une conséquence du tabou verbal, interdit de parole, habile subterfuge permettant de dire ce qui ne peut être dit...
- ⁷ La croyance dans le pouvoir des mots n'est très vraisemblablement pas la seule forme de superstition révélée par l'émotion, mais je m'éloignerais trop de mon propos en abordant cette extension de mon sujet.
- ⁸ "Each type of magic, born of its own situation and of the emotional tension thereof, is due to the spontaneous flow of ideas and the spontaneous reaction of man. It is the uniformity of the mental process in each case which has led to certain universal features of magic and to the general conceptions which we find at the basis of man's magical thought and behaviour."
- ⁹ Je crois, pour ma part, que des facteurs culturels plutôt qu'évolutifs permettraient d'expliquer ce phénomène (Fehlmann, 2005).
- ¹⁰ " Strong emotions (passions) that override and obliterate rational, realistic evaluation of present situations are doubtless regressive."
- ¹¹ Les informateurs m'ayant fait part de leur « technique » de conjuration du pouvoir magique des mots n'ayant pas fait état d'une éventuelle expérience négative qu'ils auraient vécue à la suite d'une telle conjuration, j'ignore quelle aurait été leur réaction, le cas échéant...

Références

- Abu-Lughod, L., Lutz, C., (1990) : "Introduction : emotion, discourse, and the politics of everyday life", in *Language and the politics of emotion*, Lutz, C., Abu-Lughod, L., eds., Cambridge, Cambridge University Press, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Benveniste, E., (1966 (1974)) : *Problèmes de linguistique générale*, t.2, Paris, Gallimard.
- Besnier, N., (1990) : "Language and affect ", in *Annual Review of Anthropology*, 19, pp. 419-451.
- Brekle, H.E., (1989) : « La linguistique populaire », in *Histoire des idées linguistiques* (éd. S. Auroux), t. 1, Liège-Bruxelles, Mardaga, pp. 39-44.
- Fehlmann, M., (2005) : *Actes de langage et pouvoir des mots : Affranchissement, bannissement, promesse et serment dans les langues classiques*, Lausanne, Bulletin de Linguistique et des Sciences du Langage n° 23
- Fónagy, I., (2001) : *Languages within language : an evolutive approach*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- Frazer, J., (1922 (2002)) : *The Golden Bough*, Mineola, N.Y, Dover Publications.
- Izutsu, T., (1956) : *Language and Magic: Studies in the Magical Function of Speech*, Tokyo, Keio Institute of Philological Studies.
- Jakobson, R., (1963) : *Essais de linguistique générale*, t. 1 et 2, Paris, Editions de Minuit.
- Labov, W. (1976) : *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit.
- Le Grand Robert de la langue française, (2001) : Paris, Dictionnaires Le Robert, t. 2.
- Lutz, C., White, G.M., (1986) : "The anthropology of emotions", in *Annual Review of Anthropology*, 15, pp. 405-436.
- Malinowski, B., (1923 (1989)) : The problem of meaning in primitive languages, in Ogden, C.K. and Richards, I.A.: *The Meaning of Meaning*, San Diego New York London, Harcourt Brace Jovanovitch, Inc.
- Malinowski, B., (1935 (1965)) : *Coral Gardens and Their Magic, vol. II: The Language of Magic and Gardening*, Bloomington, Indiana University Press.
- Malinowski, B., (1948 (1992)) : *Magic Science and Religion and other essays*, Prospect Heights, Illinois, Waveland Press, Inc.